

2. AUGUSTIN, FILS PRODIGE ET PRODIGE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

La parabole de l'enfant prodigue semble particulièrement bien adaptée au cas d'Augustin qui, dans ses *Confessions*, évoque son long égarement de jeunesse, loin de l'Église, « notre mère à tous », mais qui était aussi celle de sa mère, puis son retour à la foi de cette Église.

Rappelons que les *Confessions* ont été écrites entre 397 et 401, alors qu'Augustin était déjà évêque, et que, loin de se réduire à une autobiographie, cet ouvrage est littéralement une action de grâce adressée à Dieu qui, par sa grâce, vient nous chercher dans nos égarements et notre péché.

Or, comme nous pouvons le lire au premier livre de ces *Confessions*, Augustin fut porté à l'église dès ses premiers jours pour y recevoir les rites qui faisaient de lui un catéchumène : « le signe de la croix et l'imposition du sel »¹, et c'est précisément ce titre de catéchumène qu'il décidera d'*assumer*, à Milan, vers la fin de l'années 384, après avoir rompu avec les Manichéens après être resté chez eux environ onze ans.

Je résolu donc, d'être catéchumène dans l'Église catholique, que m'avaient recommandée mes parents, jusqu'à ce que m'apparaisse en toute clarté où diriger ma course².

Lorsqu'Augustin décide de redevenir catéchumène, ou plutôt d'assumer d'être ce qu'il est, il n'est pas encore en état de demander le baptême : il est toujours en recherche.

Quant à ses parents, sa mère était chrétienne, mais son père ne l'était pas puisque c'est seulement vers la fin de sa vie (369/370), comme on peut le lire au livre IX, qu'il se convertit et demanda le baptême. Sans doute, grâce à la prière et à la patience de son épouse:

Enfin elle réussit, lorsque son homme arriva au terme de sa vie à le gagner lui aussi à toi ; et elle n'eut plus à se plaindre à son propos, alors qu'il était désormais dans la foi, de ce qu'elle avait supporté quand il ne l'était pas encore³.

Qu'avait-elle donc eu à supporter ? Sans doute quelques colères, et quelques infidélités. Mais Monique fut un modèle de patience et persévérance.

1. Au sujet de « l'égarement » d'Augustin

Contrairement à ce que ne cesse de répéter une légende tenace, l'égarement d'Augustin ne fut pas exclusivement moral ou, du moins, ses débordements ne durèrent-ils pas très longtemps puisque, après quelques mois de « vagabondage » dans Carthage où il vint, vers seize ans, faire ses études, et où il se retrouva livré à lui-même en quête des plaisirs de l'amour, il entra assez vite dans une relation stable et exclusive avec celle qui allait devenir la mère de son fils Adéodat, « Donné par Dieu », ainsi nommé sans doute parce que non désiré.

Confessions IV, 2, 2

« En ces années-là, j'avais une femme ; ce n'était pas dans ce qu'on appelle l'union légitime que je l'avais prise, mais je l'avais dépistée dans mes vagabondages dépourvus de prudence. Toutefois je n'en avais qu'une, et je lui gardais aussi la fidélité du lit; ce qui me permit de bien connaître par une expérience personnelle, la distance qu'il y a entre la réserve du contrat conjugal, conclu en vue de la génération, et le pacte de l'amour voluptueux, où l'enfant naît malgré le vœu contraire des parents, encore qu'une fois né, il les force à l'aimer.

Tout est dit dans ces lignes sur ce qui va faire l'essentiel de la vie d'Augustin durant ces années au cours desquelles il sera « auditeur » manichéen. Cela ne veut pas dire qu'au départ, comme nous venons de le lire, il n'ait pas connu une période de vagabondage « pleine de risques » dans Carthage, *Carthago*, qu'il appelle encore *sartago*, « la rôtissoire des honteuses amours »⁴. Mais cette période de recherche de l'amour, compte tenu du temps de la grossesse de sa compagne, ne put guère durer plus d'un an puisque l'enfant qui aura « environ 15 ans en avril 387 », au moment de son baptême, est né en 372 ou 373, Augustin étant alors tout au plus

¹ Cf. *Confessions*, I, 11, 17

² *Confessions* V, 14,25 : *statui ergo tamdiu esse catechumenus in catholica ecclesia mihi a parentibus commendata, donec aliquid certi eluceret, quo cursum dirigerem.*

³ *Confessions* IX, 9, 22.

⁴ *Confessions* III, 1,1

dans sa dix-huitième année. Très vite Augustin se trouva donc fixé avec la mère de son enfant. Et pour bien montrer le poids de leur attachement, il suffit de lire l'évocation de leur rupture, alors qu'ils se trouvaient, à Milan, où Monique avait fini par les rejoindre.

Confessions VI, 15, 25 :

[...] Quand on arracha de mes flancs, comme un obstacle au mariage, ma compagne de lit habituelle, mon cœur, où elle était fixée, fut déchiré et blessé, et il portait une traînée de sang.

Elle, en repartant pour l'Afrique, t'avait fait le vœu de ne pas connaître d'autre homme, et elle laissait auprès de moi l'enfant naturel que j'avais eu d'elle, mon fils.

Mais moi, infortuné, qui n'étais même pas capable d'imiter une femme, impatient du délai imposé, à la pensée de n'avoir que dans deux ans celle que je demandais, et parce que je n'étais pas épris du mariage mais esclave de la passion, je me procurai une autre femme ; ce n'était pas bien sûr à titre d'épouse, mais comme pour entretenir par là et faire durer, entière ou même accrue, la maladie de mon âme, sous la garde d'une habitude prolongée jusqu'à l'avènement de l'épouse.

Et ma blessure ne guérissait pas, celle qui s'était faite à l'arrachement de ma première compagne; mais après un accès d'inflammation et de douleur très aiguë, elle se gangrenait ; la douleur était pour ainsi dire plus froide, mais plus désespérée⁵.

Il faut souligner que, si Augustin a rompu sa relation avec la mère d'Adéodat, ce fut en vue de faire un riche mariage qui conviendrait mieux à sa condition, maintenant qu'il était devenu rhéteur dans la capitale de l'empire d'Occident. Et il me semble que, parmi ses fautes de jeunesse, il y avait aussi cette rupture d'une vie d'amour, au nom de l'ambition. Rupture d'autant plus lamentable que, le mariage ne pouvant avoir lieu tout de suite, Augustin se consola, comme il put, en prenant une maîtresse.

Ajoutons qu'on expliquerait mal la durée de leur relation s'ils n'avaient pas tous deux partagé la même foi manichéenne, ce qui pourrait expliquer qu'ils n'aient pas eu d'autre enfant, puisque la secte le déconseillait pour ne pas agrandir l'empire du mal. Et on peut penser que, quant à lui, le jeune Adéodat, suivit l'évolution intellectuelle de son père, puisqu'il sera baptisé avec lui.

Dans cette pudique histoire des amours d'Augustin, aucune référence n'est faite à l'Église, si ce n'est au début du livre III, quand il évoque son arrivée à Carthage où, effectivement, il se mit en quête, ou plutôt en chasse, d'amours : « il aimait aimer » (*amare amabam*)⁶, mais ne savait *quoi* aimer : le latin, *quid*, pronom neutre, est ici suffisamment évocateur de l'état d'esprit du jeune étudiant arrivant à Carthage. Mais écoutons l'évêque parler à son Seigneur.

Confessions III, 3, 5 :

Et, m'entourant de son vol, au-dessus de moi, planait, fidèle, de loin, ta miséricorde. Dans quelles iniquités suis-je allé me décomposer ! Et par quelle sacrilège curiosité en suis-je venu à te désertier pour me laisser détourner vers les abîmes de l'infidélité et les fallacieuses embuscades des démons à qui j'offrais en sacrifice mes actions mauvaises et, dans toutes, tu me flagellais !

J'ai même osé, au cours de la célébration de tes solennités, dans les murs mêmes de ton église, convoiter et négocier pour me procurer des fruits de mort ! [...] J'errais, présomptueux, la tête haute, pour m'en aller loin de toi, aimant mes voies au lieu des tiennes, aimant ma liberté de fugitif.

Seul l'évêque peut nous dire ici, à partir de ce qu'il a compris de la grâce, ce que, dans les turbulences de sa lointaine jeunesse, il était bien incapable de soupçonner : que la miséricorde divine, discrète pour nous laisser à notre libre choix, mais fidèle⁷, ne cessait de veiller sur lui, alors que lui, de son côté, ne cessait de se disperser dans son refus de se fier à elle, car tel était bien alors l'objet de son « infidélité » (*infida*), c'est-à-dire de son manque de foi.

Il me semble qu'aujourd'hui, dans une lecture rapide des *Confessions* informée par la seule légende des dépravations d'Augustin, « infidélité » renvoie inévitablement aux infidélités affectives ou sexuelles, aux trahisons, alors que dans le texte, étant donné ce qu'était sa relation avec sa compagne, il ne peut s'agir que du manque de foi en Dieu. Ce qui veut dire

⁵ *Confessions* VI, 15, 25

⁶ *Confessions* III, 1, 1 : [...] Aimant aimer, je cherchais quoi (*quid*) aimer et je haïssais la sécurité et le chemin sans pièges.

⁷ *Confessions* III, 3, 5 : *Et circumvolabat super me fidelis a longe misericordia tua...*

que l'égarément d'Augustin a consisté essentiellement dans le fait d'avoir quitté son Église pour adhérer à celle des Manichéens, mais, entre-temps, pour se comporter comme un païen. Car, aux yeux de l'évêque qu'il était devenu, les vagabondages sexuels de sa jeunesse ne pouvaient être qu'un effet de son manque de foi, de son « infidélité », au Dieu de sa jeunesse.

Toutefois, c'est quand même dans une église, au début de son séjour carthaginois, qu'Augustin se livrait à sa chasse à l'amour, ce qui prouve bien, qu'à son arrivée à Carthage, il y fréquenta un certain temps l'Église catholique, même si c'était dans un tout autre esprit que celui de sa mère.

Donc, ce dont Augustin devait se convertir, c'était moins du péché de chair, qui n'en était qu'une conséquence, que de son engagement dans une autre Église que celle de ses parents. Or son engagement fut commandé par l'illusion d'y trouver la vérité, puisque, selon les *Confessions*, c'est après sa lecture de l'*Hortensius*, puis celle, malheureuse, parce que non accompagnée en Église, qu'il fit ensuite des Écritures, qu'il entra chez les Manichéens.

En tout cas, c'est bien cette « infidélité » à l'Église catholique qui explique que, quand il vint enseigner à Thagaste, à l'automne 374, sa mère refusa de le recevoir à la maison, alors qu'il avait très probablement avec lui, sa compagne et le petit Adéodat. Et ce refus dura jusqu'à ce que Monique fasse un rêve qui lui révèle que son fils était, en fait, de son côté, ce qui la fit changer d'attitude : « Elle accepta de vivre avec moi et de partager la même table dans la maison »⁸. Mais ces repas partagés à la maison, l'étaient à une table seulement humaine, comme sera humain, trop humain, le projet de faire un riche mariage, dans la négociation duquel la veuve de Patricius ne manquera pas de jouer tout son rôle de mère :

Et l'on insistait sans relâche pour me faire prendre épouse. Déjà je faisais ma demande, déjà j'obtenais une promesse, ma mère consacrant à cela tous ses efforts, car elle espérait par là qu'une fois marié je recevrais le bain salutaire du baptême.⁹

L'évêque est ici conscient du souhait de sa mère de le voir mener une vie rangée à partir de laquelle il pourrait demander le baptême. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle fit pression sur lui pour qu'il fasse un « vrai mariage », disqualifiant ainsi sa longue histoire d'amour. On ne peut que constater ici le mélange des motivations : celle, mondaine, qui consistait à asseoir la situation de son fils, et peut-être la sienne, et l'autre, chrétienne, qui consistait à le ramener à l'Église catholique. Tout cela pour dire que la Providence se sert parfois de nos motivations mêlées et confuses pour nous conduire où nous ne le pensons pas. Voilà ce qui se passa pour Augustin et tel est bien le sens de la phrase : « *Et, m'entourant de son vol, au-dessus de moi, planait, fidèle, de loin, ta miséricorde* ». Je trouve cette phrase admirable, parce qu'elle dit, à la fois, la fidélité de la miséricorde divine, et sa discrétion qui nous laisse tout notre espace de choix. Quant aux « flagellations venant de Dieu », qui ne cessaient de poursuivre Augustin, elles n'étaient rien d'autre que son propre sentiment de culpabilité.

Pour ce qui est de l'affection d'Augustin pour son fils, elle apparaît dans plusieurs des dialogues philosophiques composés avec lui et quelques autres jeunes gens, à Cassiciacum, durant l'automne 386, entre sa conversion dans le jardin, en août, et son retour à Milan, au début du carême 387, pour « donner son nom » et se préparer au baptême, mais surtout, un peu plus tardif, dans *Le Maître*, où brille particulièrement l'intelligence du jeune garçon.

Cependant, rien ne peut mieux dire l'amour d'Augustin pour son fils que ce qu'il écrit de leur baptême, qu'ils le reçurent tous les deux à Milan, dans la nuit de Pâques, avec Alypius, l'ami très proche d'Augustin :

Confessions IX, 6,14

Nous nous associâmes aussi le jeune Adéodat, le fils de ma chair et de mon péché. Tu l'avais bien façonné: il avait environ quinze ans et déjà dépassait en intelligence bien des hommes mûrs, sérieux et instruits. Ce sont tes dons que je confesse, Seigneur mon Dieu, créateur de toutes choses, tellement puissant à donner forme au difforme qui vient de nous. Car, dans cet enfant, hormis le péché, il n'y avait rien de moi. Sans doute, le nourrissons-nous de ton enseignement, mais c'est toi qui nous l'avais inspiré, pas un autre! Ce sont tes dons que je confesse.

⁸ *Confessions* III, 11, 19.

⁹ *Confessions* VI, 13, 23.

Il est un de mes livres qui a pour titre *Le Maître*. Adéodat lui-même y dialogue avec moi. Toi, tu sais bien qu'elles sont de lui, toutes les pensées que je prête dans ce livre au personnage de mon interlocuteur; il était dans ses seize ans. Je connais de lui par expérience bien d'autres choses encore plus étonnantes. Son génie m'effrayait. Et l'artisan de telles merveilles, qui est-ce, sinon toi? Bien vite, tu as arraché sa vie à la terre et j'en suis plus serein quand j'évoque son souvenir : aucune crainte pour son enfance et son adolescence, absolument aucune pour sa vie d'homme.

Nous nous l'associâmes donc, lui qui avait le même âge que nous dans ta grâce, pour l'élever dans ton enseignement. Et nous reçûmes le baptême, et s'enfuit loin de nous l'inquiétude pour notre vie passée.

« *Le fils de ma chair et de mon péché* » est à entendre davantage, me semble-t-il, par référence à la doctrine du péché originel qu'au fait que lui et la mère de son enfant auraient « vécu dans le péché » parce que hors mariage. En effet, pour ce qui est du « péché originel », il faut rappeler qu'Augustin n'en a inventé que le nom — la doctrine faisant partie de la foi commune de l'Église au moins depuis saint Paul, et qu'il apparaît, ainsi nommé, pour la première fois, peu de temps avant que ne soient entreprises les *Confessions*, dans les *Réponses à Simplicien*¹⁰ que les *Révisions* placent au tout début de l'épiscopat (vers 395). Quant à son concubinage il n'avait rien en lui-même de répréhensible à l'époque d'Augustin, qui, lui même, dans son traité sur *le Bien du mariage*, écrit vers 400, écrira que des concubins qui se promettent fidélité réciproque, surtout s'ils n'excluent pas d'avoir des enfants, ne font rien d'autre que de se marier¹¹. On peut donc dire qu'Augustin était pour ainsi dire marié.

Par contre dans ce même ouvrage, Augustin se montre très sévère à propos de ce qui ressemble étrangement à sa « solution de consolation », après le renvoi de sa compagne :

Du Bien du Mariage, 5

Si un homme se met pour un temps avec une femme, jusqu'à ce qu'il trouve à en épouser une autre recommandable ou par son rang ou par ses richesses, il est adultère dans son cœur, non avec celle qu'il désire trouver, mais avec celle qui partage sa couche, vu qu'il ne lui est pas uni par le lien nuptial. Par suite, elle-même, sachant et voulant cette situation, entretient avec lui des rapports indiscutablement impudiques, puisqu'elle ne lui est pas liée par un pacte matrimonial. Toutefois si elle lui garde fidélité et, quand il prend épouse, ne songe pas à se marier elle-même et se dispose, au surplus, à rester continent, peut-être bien que j'aurais de la peine, en vérité, à l'appeler adultère. Qui pourrait dire pourtant qu'elle ne pêche pas, en s'unissant de propos délibéré à, un homme dont elle n'est pas l'épouse?

On remarquera ici la subtilité de la réflexion d'Augustin qui prend en charge l'intention des intéressés au lieu de les renvoyer impitoyablement à un code de droit canon. Importante est ici la référence faite à la motivation mais aussi, à la réalité du « pacte conjugal » de fidélité, qu'il soit ou non officiel. Et, encore une fois, parmi les péchés qu'Augustin se reprochait, il y avait sans doute celui d'avoir brisé une vie d'amour entre lui et sa compagne.

2. L'enfant catéchumène dont on diffère le baptême

Cet événement de la vie d'Augustin, raconté au livre I des *Confessions*, me semble particulièrement significatif pour comprendre la place qu'occupait l'Église dans son esprit.

Confessions I, 11, 17

17. J'étais encore enfant quand j'avais entendu parler de la vie éternelle promise par l'humilité du Seigneur notre Dieu, qui s'abaisse vers notre superbe; et j'étais déjà signé du signe de sa croix et déjà imprégné de son sel dès la sortie du sein de ma mère, qui mettait tant d'espoir en moi.

Tu as vu, Seigneur : j'étais encore enfant lorsqu'un jour une oppression de poitrine me rendit soudain brûlant de fièvre, aux portes de la mort. Tu l'as vu, mon Dieu, puisque tu étais déjà mon gardien, avec quel élan de l'âme et quelle foi j'ai réclamé le baptême de ton Christ, mon Dieu et Seigneur, implorant la piété de ma mère et celle de notre Mère à tous, ton Église. Troublée, la mère de ma chair, cherchant, avec encore plus d'amour, à enfanter, d'un cœur chaste dans la foi mon salut éternel, allait se hâter à prendre des mesures pour que, te confessant, toi Seigneur Jésus, pour la rémission de mes péchés, je fusse initié aux sacrements du salut et lavé, lorsque soudain je repris vie. C'est ainsi que fut différée ma purification,

¹⁰ *Réponses à Simplicien* I, question 2, 16.

¹¹ *Du Bien conjugal*, 5, 5. Un tel engagement de fidélité réciproque peut être nommé mariage « sans absurdité ».

comme si je devais inévitablement me souiller de nouveau, si je vivais, et parce que, croyait-on, après ce bain sacré la faute serait plus grave et plus dangereuse, si je retombais dans les souillures du péché.

Ainsi je croyais déjà, ma mère aussi et toute la maison, à l'exception de mon père seul, qui pourtant ne fit pas échec en moi au droit de la piété maternelle, pour me convaincre de ne pas croire au Christ, comme lui qui n'y croyait pas encore. Il faut dire qu'elle faisait tout pour que toi, mon Dieu, tu fusses mon père, plutôt que lui ; et en cela tu l'aidais à l'emporter sur son mari à qui, tout en étant meilleure que lui, elle restait soumise, parce que, par là, c'est à toi, qu'elle se soumettait, puisque tu le lui commandais.

Nous retrouvons-là un certain nombre de choses déjà dites à propos des parents d'Augustin, mais ce texte a l'intérêt de faire la différence entre les premiers rites d'initiation chrétienne, qui marquaient l'entrée dans le catéchuménat, et l'acte même du baptême qui était alors différé, que ce soit dans l'intention de mourir purifié de tous ses péchés à une époque où le sacrement de pénitence, comme nous le connaissons aujourd'hui, n'existait pas encore, ou seulement dans celle de faire du baptême un engagement sérieux, ce qui ne semblait de fait possible qu'après les inévitables errements de la jeunesse, alors que les persécutions avaient cessé depuis longtemps.

Nous notons par ailleurs qu'Augustin, sans doute en raison de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, dit avoir imploré la piété de sa mère et de « notre Mère à tous, l'Église ». Il est difficile de savoir si la formule « notre Mère à tous, l'Église » était dans la bouche de l'enfant qu'on croyait perdu, ou si elle appartient à l'évêque qui se souvient de cet important moment de son enfance. Mais ce que l'on peut dire sans trop de risque, c'est que l'enfant fut déçu par cet ajournement : après tout ce que sa mère avait dû lui dire au sujet du baptême, et de ce à quoi le baptême ouvrait — la participation à l'eucharistie — ce n'était pas encore pour lui.

Et c'est bien l'évêque, déjà persuadé de la nécessité du baptême pour être sauvé, nécessité qu'il défendra inlassablement contre les pélagiens, qui s'interroge dans ces lignes :

Confessions I, 11, 18

18. Je t'en prie, mon Dieu, je voudrais savoir, si tu le veux bien, dans quelle intention fut alors ajourné mon baptême : était-ce, pour mon bien, en vue, pour ainsi dire (*quasi*), de relâcher les rênes du péché ? Ou bien pour qu'elles ne soient pas relâchées ? Mais d'où vient donc que, maintenant encore, à propos de tel ou tel, on nous rebatte les oreilles : « Laisse-le faire, car il n'est pas encore baptisé. » Et pourtant quand il s'agit de la santé du corps, nous ne disons pas : « Laisse-le se blesser davantage, il n'est pas encore guéri. »

Combien aurait-il mieux valu, et que je sois rapidement guéri, et que les choses se fassent avec moi, par mon propre soin (*diligentia*) et celui des miens, pour que, une fois reçu le salut de mon âme que tu m'aurais donné, il soit protégé par ta protection ! Oui, il eût bien mieux valu ! Mais que de flots, et quels flots, de tentations menaçantes se profilaient par delà l'enfance ! Ils étaient connus déjà de cette mère, et c'est la glèbe (*terram*) d'où sortirait plus tard ma forme qu'elle voulait exposer à ces flots, plutôt que de leur exposer déjà l'effigie elle-même.

« L'effigie », c'est ce qu'Augustin serait devenu, une fois qu'il aurait été marqué du sceau du Christ par le baptême.

L'évêque fait ici trois hypothèses. Selon la première, au lieu d'en appeler, dirions-nous, à la « responsabilité » de l'enfant, soutenue par celle des siens, on a fait *comme si* les péchés de jeunesse étaient « inévitables », ce que lui-même, devenu plus grand, oubliera d'autant moins que les Manichéens lui répéteront que « le péché ne vient pas du libre choix de la volonté de l'homme, mais du Principe mauvais »¹² qui combat en nous contre celui du Bien ! Deuxième hypothèse : le péché peut être évité, mais il faut que l'individu devienne adulte, fasse ses preuves, avant d'en faire un chrétien. C'était, certes, prendre le baptême au sérieux, surtout à une époque où, depuis presque un demi-siècle, la foi chrétienne n'était plus persécutée, mais que faisait-on de la grâce qui permet à l'individu de grandir spirituellement, et du fait que « *ce ne sont pas les biens portants qui ont besoin du médecin* » ? Enfin, troisième argument, qui continue à sévir aujourd'hui sous couvert de laisser toute sa liberté à l'enfant : « Laisse-le faire, quand il sera grand, il comprendra ». Mais cette attitude, outre le fait qu'elle nie le principe d'éducation et mine par là toute civilisation, manifeste surtout le peu d'intérêt que

¹² Augustin, *Des hérésies*, 46, le manichéisme.

nous accordons à la santé de l'âme relativement à celle du corps : c'est ne pas voir plus loin que le bout de la vie terrestre et, pour un chrétien, littéralement juger à la manière du monde.

Bref, il y avait certainement dans la déception du jeune Augustin, la claire conscience de la différence entre être baptisé et participer, comme sa mère, à l'eucharistie, et, d'autre part, le fait de n'être que catéchumène et de ne pas pouvoir y participer. C'est en cela qu'il implorait la piété, non seulement de sa mère, mais « de notre Mère à tous, l'Église » : il pressentait déjà, dans sa conscience d'enfant, que les baptisés vivaient ensemble quelque chose dont il était exclu, quelque chose qu'il dit assez bien, avec la *diligentia*, à laquelle on aurait dû faire appel chez lui, tout en la liant à celle des siens. Nous avons traduit ce mot par « soin », mais il renvoie, en fait, à notre « responsabilité », c'est-à-dire à cette capacité que nous avons, en tant qu'êtres parlants, de répondre de nous-mêmes, de nos paroles et de nos actes, devant un autre. En effet, *diligentia* vient de *diligere* qui veut dire « aimer », mais aussi « choisir », et donc, « aimer par choix », librement. Quant au mot « soin », il nous est venu par référence à la consigne socratique de « prendre soin de soi », « prendre soin de son âme ». Voilà pourquoi nous avons traduit *quanto ergo melius et cito sanarer et id ageretur mecum meorum meaque diligentia* par : « Combien aurait-il mieux valu, et que je sois rapidement guéri, et que les choses se fassent avec moi, par mon propre soin (*diligentia*) et celui des miens ». À travers ces quelques mots, qu'il faut prendre le temps de bien lire, il semble que soit dit l'essentiel de l'éducation de l'enfant à la liberté et à la responsabilité, ce qui suppose un dialogue avec lui.

Quant à ce que faisait sa mère en tant que baptisée et dont l'avait exclu l'ajournement de son baptême, Augustin l'évoque à la fin du livre IX, quand il parle d'elle, au moment de sa mort, loin de Thagaste, à Ostie.

Confessions IX, 13, 36 foi de Monique en Eucharistie

À l'approche du jour de sa délivrance, elle n'eut point la pensée de faire envelopper somptueusement son corps ou de le faire embaumer dans les aromates, ni le désir d'un monument de choix, ni le souci d'un tombeau dans sa patrie. Non, ce n'est pas cela qu'elle nous recommanda mais seulement de faire mémoire d'elle à ton autel; ce fut son désir. Car, sans manquer un seul jour, elle avait servi cet autel, sachant que là se distribue la victime sainte qui a aboli l'arrêt porté contre nous et triomphé de l'ennemi, celui qui suppute nos fautes en cherchant de quoi nous inculper, mais ne trouve rien en Celui en qui nous sommes vainqueurs. Qui lui reversera à son compte son sang innocent ? Le prix dont il nous acheta, qui le lui remboursera pour nous enlever à lui ?

A ce mystère du prix de notre rachat, ta servante attachait son âme par le lien de la foi. Que personne ne l'arrache à ta protection!

Si l'éloge d'Adéodat que nous avons lu tout à l'heure s'inscrit en faux contre le laxisme qui consiste à attendre que l'enfant décide plus tard s'il sera chrétien ou non, la fréquentation quotidienne de l'Eucharistie par Monique a sans doute fortement marqué le jeune Augustin qui prêchera plus tard que recevoir le Corps du Christ, c'est devenir ce que nous recevons¹³. De tout cela nous reparlerons, car comme le rappellera Jean-Paul II dans son encyclique du Jeudi Saint 2003, *Ecclesia de Eucharistia vivit*, « l'Église vit de l'eucharistie », si, dans l'Eucharistie, l'Église célèbre l'unique sacrifice du Christ par toute la terre, c'est l'Eucharistie, communion au Christ ressuscité, qui fait l'Église.

Deux passages des *Confessions* sont particulièrement parlants, à ce sujet.

Le premier fait suite à l'évocation de la lecture faite par Augustin des livres des platoniciens, qui fut si décisive dans sa conversion philosophique. Il fait parler le Christ dans sa prière :

Confessions VII, 10, 16.

« Je suis l'aliment des grands, grandis et tu me mangeras. Et tu ne me changeras pas en toi comme l'aliment de ta chair, mais c'est toi qui seras changé en moi ».

C'est en se nourrissant spirituellement de l'Eucharistie que l'on grandit dans la foi et spirituellement, tout en consolidant de ce fait son propre lien, invisible, avec l'Église qui est le Corps du Christ. Car, lorsque nous mangeons le pain sacré, nous signifions avec chacun de ceux qui le partagent avec nous, que nous sommes un seul Corps.

¹³ Cf quelques sermons. S 229,1 : il nous a façonnés lui-même ; S 272 : recevoir ce qu'ils sont ; S 229A : réalisation de l'unité de ce corps ; S 228B,3 : ils mangent ce qui doit les unir ; S 57,7 : être ce que nous recevons.

Le deuxième passage est à la fin du livre X, qui sert de transition entre la partie autobiographique des *Confessions*, qui s'arrête à la mort de Monique, et le début d'un long commentaire du chapitre I de la *Genèse*, qui occupe les trois derniers livres. Augustin, à la fin de ce livre X, s'écrie, en pensant sans doute à la critique que lui réserveront les Donatistes:

Confessions, X, 43, 70 :

Qu'elle ne vienne pas sur moi, la calomnie des superbes, car j'ai dans mon esprit celui qui est ma rançon, et je le mange et je le bois et je le distribue et, dans ma pauvreté, je désire me rassasier de lui, parmi ceux qui s'en nourrissent et sont rassasiés. Oui, *ceux-là loueront le Seigneur, qui sont à sa recherche* (Ps 21,27).

Voilà tout ce qu'il y avait dans la souffrance du jeune Augustin, même s'il ne connaissait de la foi de sa mère que le fait que, tous les jours, elle allait à l'église et qu'elle y communiait. Peut-être même lui avait-elle dit elle-même : « Grandis et tu le mangeras... »

3. L'adolescent qui quitte l'Église, en quête de lui-même et du sens de sa vie

Le second grand moment de l'histoire de la relation d'Augustin à l'Église, après l'ajournement de son baptême, fut sans doute celui de sa décision de quitter cette Église pour rejoindre les Manichéens. Cette décision fut précédée par sa lecture de l'*Hortensius* de Cicéron, un livre qui invite à la sagesse et qui était alors au programme des études qu'il faisait à Carthage, mais lecture dont il reconnaît, une fois devenu évêque, qu'elle fut le point de départ de son retour vers Dieu.

Confessions III, 4,7

Ce livre changea mes sentiments, vers toi, Seigneur, il changea mes prières, et rendit tout autres mes vœux et mes désirs. Vile, tout d'un coup, devint pour moi toute vaine espérance; c'est l'immortalité de la sagesse que je convoitais dans un incroyable bouillonnement du cœur, et j'avais commencé à *me lever pour revenir vers toi* (Luc 15,18). Car ce n'était pas à l'affinement du langage — ce que semblaient acheter les subsides maternels, maintenant que j'étais dans ma dix-neuvième année et que mon père était mort déjà depuis deux ans — non, ce n'était donc pas à l'affinement du langage que j'appliquais la lecture de cet ouvrage; et ce n'était pas son style, mais ce dont il parlait qui m'avait persuadé.

Augustin n'avait pas encore 19 ans (il les aura le 13 novembre 373), et, comme nous l'avons déjà supposé, Adéodat, qui aura « environ quinze ans » au moment de son baptême en avril 387, était déjà né. C'est donc dans les débuts d'une vie familiale sereine avec une compagne aimée, qu'il lut cet ouvrage que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par les quelques citations qu'il nous en a laissées dans ses écrits, qu'il fut saisi par la philosophie, c'est-à-dire par la quête de la vie heureuse¹⁴. Cependant, écrit-il un peu plus loin, « une seule chose, dans une telle effervescence venait briser mon élan : le nom de Jésus n'y était pas », ce nom qu'il avait « bu dans le lait de sa mère », et gardé tellement au fond de son cœur que, « sans lui, rien ne pouvait le ravir totalement »¹⁵. Nous avons là l'indication de la profonde imprégnation de la foi chrétienne que Monique avait laissée en lui.

C'est pour retrouver ce nom de Jésus qu'il décida tout de suite de s'appliquer à la lecture des Saintes Écritures, mais, dans l'état d'esprit qui était alors le sien, elles lui parurent tout simplement « indignes d'entrer en comparaison avec la dignité cicéronienne » :

C'est que mon enflure refusait leur modestie, et la pointe de mon esprit (*acies mea*) n'en pénétrait pas l'intérieur. Pourtant, elles étaient faites pour grandir avec les petits ; mais moi dédaigneusement je refusais d'être petit, et, gonflé de morgue, je me voyais grand¹⁶.

Ce n'est que onze ans plus tard, après avoir été profondément déçu par les Manichéens, chez l'un desquels il habita durant son année d'enseignement à Rome (383-384), qu'il eut la « chance » de venir à Milan et d'y entendre prêcher « l'évêque Ambroise ». Et c'est Ambroise, dont la renommée d'orateur était largement répandue, et qu'Augustin écouta d'abord par curiosité, pour vérifier cette réputation, qui capta son attention et lui révéla que les textes bibliques pouvaient être lus tout autrement qu'il ne l'avait fait, tout seul, à 18 ans. Ils avaient, en effet, un sens spirituel, symbolique. Ce qui veut dire que l'Écriture ne peut être

¹⁴ *De beata vita*, « De la vie heureuse », est le titre du traité rédigé à Cassiciacum à l'occasion de ses 32 ans.

¹⁵ *Confessions* III, 4, 8.

¹⁶ *Confessions* III, 5, 9

comprise qu'en Église, et qu'un chrétien ne peut s'en nourrir qu'à partir de la foi de l'Église. C'est à partir de là qu'il réalisa que le christianisme était beaucoup moins absurde qu'il avait pu le penser à partir de ce qu'il en avait entendu dire dans les rues de Carthage. Et c'est ainsi qu'il fut amené à se reconnaître catéchumène. Mais pour lui, à la fin de l'année 384, cela ne voulait pas encore dire qu'il allait demander le baptême : il était toujours en recherche.

En effet, écrit-il, « si la doctrine catholique ne me semblait plus vaincue, elle n'était pas encore victorieuse »¹⁷. Mais elle l'avait bien été, vaincue, à ses yeux, puisque, onze ans plus tôt, il s'était laissé séduire. Et qu'il lui avait fallu toutes ces années pour en sortir.

C'est pourquoi il est bon de revenir sur la manière dont il s'était laissé séduire.

Confessions III, 6, 10

C'est pourquoi je suis tombé parmi des hommes délirants de superbe, charnels et bavards à l'excès, qui avaient à la bouche les pièges du diable, une glu composée d'une mixture de syllabes : ton nom à toi, et celui du Seigneur Jésus-Christ, et celui du Paraclet, notre consolateur, l'Esprit-Saint. Ces noms ne quittaient pas leur bouche; mais rien de plus qu'un son, qu'un bruit de langue; hormis cela, un cœur vide de vérité.

Et ils disaient: « Vérité, vérité! » Et ils me parlaient beaucoup d'elle, et elle n'était nulle part en eux, mais ils énonçaient des faussetés, non seulement sur toi, qui es vraiment la vérité, mais aussi sur les éléments de ce monde, ta création, un sujet sur lequel, même quand les philosophes disaient vrai, j'ai dû les dépasser à cause de ton amour, ô mon Père souverainement bon, beauté de toutes les choses belles!

Oh! Vérité, vérité, comme dans l'intime de l'être, même alors, le centre de mon âme soupirait vers toi, quand ces hommes te faisaient retentir devant moi, comme un thème fréquent et multiple de leur voix seule et de la multitude de leurs livres énormes!

Et voilà les plats dans lesquels on te présentait à moi; j'avais faim de toi et l'on me servait, à ta place, le soleil et la lune, qui sont tes belles œuvres, mais tout de même tes œuvres, et non pas toi, ni même tes premières œuvres, car la priorité revient à tes œuvres spirituelles sur ces œuvres corporelles, toutes brillantes et célestes qu'elles soient. D'ailleurs pour moi, ce n'était pas non plus ces œuvres de priorité, mais toi-même, ô vérité en qui ne se trouve ni changement ni ombre de variation, toi qui excitais ma faim et ma soif.

En posant un principe du mal, distinct de Dieu, les Manichéens étaient convaincus d'en avoir innocenté Dieu : un autre principe, éternel, lui faisait concurrence... Le jeune Augustin fut satisfait au départ par cette explication qu'il croyait rationnelle et il se hâta d'en persuader la plupart de ses amis.

Cependant, grâce à sa lecture très personnelle de Cicéron, pour laquelle il ne devait rien à ses maîtres carthaginois¹⁸, et grâce à son entrée dans cette nouvelle « Église », qui lui permettrait de s'affranchir de celle de sa mère, Augustin pouvait avoir le sentiment d'avoir réalisé sa propre émancipation, à la fois intellectuelle et spirituelle. Il pouvait désormais marcher seul, même si, chose qui lui échappa quand il entra chez les Manichéens, ce n'est pas vraiment se libérer d'une dépendance que de se piéger dans une autre.

Mais, comme il le reconnaîtra plus tard, et nous avons lu ce texte, « la miséricorde divine planait, à distance, au dessus de lui ». Et cette miséricorde utilisa des moyens tout à fait inattendus pour rendre possible le retour du fils prodigue dans l'Église. Elle ne l'a pas tiré vers l'Église, mais, en jouant des circonstances, elle lui a permis de retrouver dans le fond de son cœur, ce que l'éducation maternelle y avait déposé : l'amour de Jésus dont sa mère lui avait certainement dit un jour qu'il était la vérité et la vie.

En 383, lassé par l'indiscipline des étudiants de Carthage, Augustin avait décidé d'aller s'établir à Rome où il espérait que tout irait mieux. Il s'embarqua donc après avoir échappé à la vigilance de sa mère qui ne voulait pas se séparer de lui¹⁹, et encore « auditeur » manichéen, il logea à Rome chez un autre auditeur, comme c'était alors la règle chez les gens

¹⁷ *Confessions* V, 14, 24-25

¹⁸ Pour lesquels il nous dit son mépris à propos de sa lecture, sans l'aide de personne, des *Catégories* d'Aristote (*Confessions*, IV, 16, 28). Cf. P. Brown, *La vie de saint Augustin*, Seuil 1971, p. 80.

¹⁹ *Confessions* V, 8,15 : « Mais je la trompais, alors qu'elle se cramponnait à moi, soit pour me faire revenir, soit pour partir avec moi ».

de la secte. Là, il tomba très gravement malade, mais, à la différence de ce qu'il avait fait étant enfant, au risque de subir « la seconde mort », il ne demanda pas le baptême²⁰. Il guérit.

En 384, au terme d'une année d'enseignement à Rome, tout aussi décevante que celles qu'il avait connues à Carthage — ses étudiants pour ne pas payer, changeaient de maîtres —, il y eut un appel de candidature pour un poste de professeur de rhétorique à Milan. Augustin répondit, réussit l'examen et fut envoyé dans la ville impériale par le préfet Symmaque. Action de la Providence, résumée dans cette phrase :

Je briguais moi-même ce poste par l'entremise de ceux-là mêmes qu'enivraient les vanités manichéennes – je devais m'en délivrer en y allant, mais ni eux ni moi ne le savions²¹.

Contraste entre les voies de Dieu et notre propre conscience, dans notre avancée sur le chemin. Cette nomination à Milan, à laquelle s'ajouta le projet de mariage dont nous avons parlé, allait effectivement faciliter son retour à l'Église. Or, au sujet de ce retour, deux événements méritent d'être retenus : en février 386, le siège d'une basilique milanaise par les ariens et, en juillet de la même année, la rencontre avec le prêtre Simplicius.

4. Le catéchumène, témoin de la résistance de l'Église catholique à l'arianisme

L'événement remonte à la Semaine Sainte 386. Protégé par l'impératrice Justine, mère et régente du jeune empereur Valentinien II, alors mineur mais qui devait succéder à son frère Gratien assassiné en 383, un évêque arien, Auxence, voulut récupérer l'une des quatre basiliques de Milan qui lui avait été promise, la *basilica Portiana, extra muros*, et les catholiques résistèrent autour de leur évêque, en montant la garde dans l'Église. Or, dans cette église, que faisait-on ? On y chantait des psaumes et des hymnes, et Monique était là, en bonne position, ainsi que son fils et sans doute son petit-fils, qui ne pouvaient que s'étonner de ce qui se passait. La scène est racontée au livre IX des *Confessions*, juste après l'évocation du baptême d'Augustin aussitôt suivie par celle de l'émotion que les chants liturgiques suscitaient alors dans son âme. Mais en réalité l'événement eut lieu environ un an plus tôt :

Confessions IX, 7, 15

14. [...] Que de pleurs ai-je versés à tes hymnes et à tes cantiques, aux suaves accents des voix de ton Église, qui en moi faisaient naître des douces émotions ! Ces voix coulaient dans mes oreilles et dans mon cœur se distillait la vérité. Et de là jaillissait en bouillonnant un sentiment de piété, et des larmes coulaient, et avec elles, il m'était bon de pleurer.

15. Il n'y avait pas longtemps qu'on avait adopté, dans l'Église de Milan, cette manière de se consoler et de s'encourager, où les frères avec enthousiasme chantaient ensemble dans l'union des voix et des cœurs. Il devait y avoir un an, pas beaucoup plus, que Justine, mère du jeune roi Valentinien, s'était mise à persécuter Ambroise, ton représentant, poussée par l'hérésie dans laquelle les Ariens l'avaient égarée. La nuit, le peuple fidèle montait la garde dans l'église, prêt à mourir avec son évêque, ton serviteur. Il y avait là ma mère, ta servante, qui se tenait la première, à ce poste d'inquiétude et de veille, et vivait de prières. Nous-mêmes, âmes encore froides, loin de la chaleur de ton Esprit, nous ressentions pourtant le trouble de la cité consternée. C'est à cette occasion qu'on se mit à chanter les hymnes et les psaumes selon la coutume des régions d'Orient, pour empêcher le peuple de sécher de tristesse et d'ennui : institution qui, depuis lors jusqu'à ce jour, s'est maintenue et que déjà un grand nombre et presque la totalité de tes ouailles, même dans le reste du monde, ont imitée.

Augustin n'est alors que catéchumène et n'a pas encore pris la décision de demander le baptême. D'où, sous la plume de l'auteur des *Confessions*, cette « âme encore froide, loin de la chaleur de ton Esprit ». Mais il était avec des chrétiens déterminés, avec, parmi eux, sa mère qui n'était pas la dernière à veiller et à prier. Dehors, des soldats goths chargés de faire respecter la décision de l'impératrice, mais dont certains étaient nicéens et qu'Ambroise, soutenu par la foule des fidèles, finira par convaincre de se ranger de son côté. Le « peuple de Dieu » rassemblé autour de son évêque, le peuple de Dieu qui chante ensemble d'un seul cœur et d'une seule âme, fut, en ces jours-là, pour Augustin, une évidence palpable qu'il

²⁰ *Confessions* V, 9,16.

²¹ *Confessions* V, 13, 23

n'oubliera jamais. Et d'autant moins que cette Église gagna : le Vendredi Saint, après huit jours de pressions incessantes, la cour impériale capitula²².

Mais, à travers ces chants liturgiques, il y eut surtout pour Augustin, la rencontre de l'Église en prière, avec probablement déjà, comme cela se fait depuis des siècles, à la fin de chaque psaume, la doxologie à la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit qui vibrait dans les murs de l'église. Non seulement ces chants devaient impressionner les Ariens, mais ils préparaient en sourdine le cœur d'Augustin à la triple immersion de son baptême.

5. « Ce sont les pierres qui font les chrétiens ? » L'exemple de Marius Victorinus

Nous sommes en juillet 386, quelques mois après l'événement dont nous venons de parler. Augustin a renvoyé en Afrique la mère de son fils, mais il était encore « solidement lié par la femme » (*tenaciter colligabar ex femina*), que ce soit par sa demande en mariage ou par sa « liaison de consolation », cette femme qu'il avait prise en attendant de pouvoir se marier, disons : pour chauffer son lit²³. Il avait lu les « livres des platoniciens » qui l'avaient débloqué au sujet de l'immatérialité de Dieu et lui avaient permis de comprendre que le mal n'est pas une substance, mais le fait d'une volonté libre. Et il avait même commencé à lire avec attention les lettres de saint Paul, autant de lectures qui devaient faire l'objet de longues conversations avec ses amis Alypius et Nebridius, et peut-être même Monique et Adéodat.

C'est alors, dans cet état de bouillonnement intellectuel où il ne devait pas beaucoup travailler pour l'université, qu'il décida d'aller voir le prêtre Simplicianus.

C'était un homme d'expérience, de grande culture, qui dès l'âge adulte avait consacré sa vie à Dieu et Augustin avait besoin de quelqu'un comme lui pour s'assurer de la voie dans laquelle il devait résolument s'engager. Mais comment ?

Confessions VIII, 1, 2

2. Je voyais, en effet, l'Église pleine, et l'un y marchait comme ceci, l'autre comme cela.

Pour moi, j'avais en dégoût ce que je faisais dans le siècle ; cette vie m'était une lourde charge, depuis que les convoitises ne m'enflammaient plus, comme naguère, lorsque j'espérais que l'honneur et l'argent m'aideraient à supporter une servitude si pesante. Oui, ces choses-là n'avaient plus d'attrait pour moi, comparées à ta douceur *et à la beauté de ta maison, que j'ai aimée*.

Son projet de mariage ne l'intéressait plus : il lui devenait même pesant depuis qu'il avait lu saint Paul conseiller une voie meilleure que celle du mariage, même s'il ne l'interdisait pas. Son désir n'était « pas d'être plus certain de Dieu, mais plus stable en lui ».²⁴ Déjà il aspirait à aimer sans mesure. Et il ne ressortit pas le cœur vide de sa visite à Simplicianus :

Confessions VIII, 2, 3-5

II. 3. Je me rendis donc chez Simplicianus, père, dans la naissance à la grâce, de l'évêque Ambroise, qui l'aimait vraiment comme on aime un père. Je lui décrivis les méandres où je m'étais égaré. Mais dès que je lui appris que j'avais lu certains livres des Platoniciens, traduits en latin par Victorinus, un ancien rhéteur de Rome qui, m'avait-on dit, était mort chrétien, il me félicita de n'être pas tombé sur les écrits d'autres philosophes, remplis de faussetés et de duperies *selon les éléments de ce monde*, tandis que dans ceux-là se glissait de mille manières l'idée de Dieu et de son Verbe.

Ensuite, pour m'engager à l'humilité du Christ, qui est *cachée aux sages et révélée aux petits*, il évoqua le souvenir de Victorinus lui-même : à Rome, il l'avait connu très intimement ; et à son sujet il me raconta des traits que je ne tairai pas. C'est qu'il y a là, pour ta grâce, une grande louange à confesser en ton honneur : ce vieillard possédait une immense culture et une connaissance consommée de tous les arts libéraux ; il avait lu et discuté les opinions de tant de philosophes ! Il avait instruit tant de nobles sénateurs ! et même, l'éclat exceptionnel de son enseignement lui avait mérité et obtenu un honneur que les citoyens de ce monde mettent hors de pair, une statue sur le forum romain ; et jusqu'à cet âge avancé, il avait adoré les idoles et

²² Cf. S. Lancel, *Saint Augustin*, p. 119 sq.

²³ Cf. *Confessions* VI, 15, 25.

²⁴ *Confessions* VIII, 1,1 « Tes paroles étaient fixées dans mes entrailles, et de toute part j'étais investi par toi. De ta vie éternelle, j'étais certain. [...] Je ne désirais pas être plus certain de toi, mais plus stable en toi. Mais du côté de ma vie temporelle, tout branlait ; il fallait purifier le cœur du vieux ferment : attirante en était la voie, le Sauveur lui-même, mais passer par ses étroits défilés était encore rebutant.

pris part aux mystères sacrilèges, dont s'engouait alors presque toute la noblesse romaine pour fournir désormais aux brocanteurs l'inspiration de « *monstres divins de toute figure et d'Anubis l'aboyeur* », ces dieux qui jadis « *contre Neptune et Vénus et contre Minerve* » avaient porté les « armes », ces dieux que Rome avait vaincus et qu'elle implorait maintenant : voilà ce que le vieux Victorinus, pendant tant d'années, avec des accents terrifiants, n'avait cessé de défendre ; et pourtant, il n'a pas rougi d'être l'esclave de ton Christ et le petit enfant de ta fontaine, de baisser le cou sous le joug de l'humilité et de soumettre son front à l'opprobre de la croix.

4. O Seigneur, Seigneur, toi qui as incliné les cieux, et tu es descendu, toi qui as touché les monts, et ils ont fumé (cf. Ps 143,5), quels moyens as-tu pris pour te glisser dans ce cœur ?

Il lisait, au dire de Simplicianus, la Sainte Écriture ; et tous les livres chrétiens, il les recherchait avec le plus grand soin et les scrutait. Et il disait à Simplicianus, non pas en public mais dans le secret de l'intimité : « *Sache que je suis déjà chrétien* ». L'autre répliquait : « *Je n'y croirai et je ne te compterai parmi les chrétiens que lorsque je t'aurai vu dans l'Église du Christ* ». Et lui de plaisanter en disant : « *Alors ce sont les murs qui font les chrétiens ?* » Et souvent, il répétait qu'il était déjà chrétien ; Simplicianus faisait souvent la même réponse, et souvent Victorinus en revenait à la plaisanterie des murs.

C'est qu'il craignait de heurter ses amis, orgueilleux adeptes du démon, qui du faite de leur dignité babylonienne, comme du haut de cèdres du Liban que n'eût pas encore fracassés le Seigneur (cf. Ps 28,5), allaient précipiter sur lui, pensait-il, leurs lourdes inimitiés. Mais quand il eut, dans la lecture et le désir, puisé de la fermeté, il craignit d'être renié par le Christ devant les anges saints, si lui-même craignait de le confesser devant les hommes. Il se vit passible d'une grave accusation, s'il rougissait du mystère sacré de l'humilité de ton Verbe, lui qui n'avait pas rougi des mystères sacrilèges des démons superbes, et qui, en imitateur de leur superbe, les avait acceptés. Alors il rougit de honte devant la vanité, et de respect devant la vérité, et tout d'un coup, à l'improviste, il dit à Simplicianus, comme celui-ci le racontait : « *Allons à l'Église: je veux me faire chrétien.* »

Simplicianus, ne se tenant plus de joie, s'y rendit avec lui. Et, une fois pénétré des premiers mystères de l'initiation, sans tarder, Victorinus donna aussi son nom en vue de la régénération baptismale, à l'étonnement de Rome, à la joie de l'Église. Les orgueilleux le voyaient et s'irritaient, ils grinçaient des dents et se morfondaient. Mais ton serviteur, c'est dans le Seigneur Dieu qu'il avait son espérance, et il ne regardait pas aux vanités et aux folies mensongères.

5. Enfin, arriva le moment de la profession de foi, qui est une formule précise, apprise par cœur et récitée de mémoire, d'un endroit élevé, en présence du peuple fidèle, d'après la coutume romaine imposée à ceux qui veulent accéder à la grâce ; les prêtres, disait Simplicianus, offrirent à Victorinus de la réciter dans l'intimité : c'était l'offre que l'on faisait d'ordinaire à des personnes qui semblaient sujettes à l'intimidation. Mais lui préféra faire la profession de son salut en présence de la sainte assemblée. De fait, ce n'était pas le salut qu'il enseignait dans la rhétorique, et pourtant il l'avait professée publiquement. Combien moins devait-il donc être intimidé devant ton paisible troupeau en prononçant ta parole, lui qui ne s'était pas laissé intimider dans ses propres paroles par des foules insensées ! Aussi, quand il monta pour réciter la formule, s'interpellant tous les uns les autres, chacun selon qu'il le connaissait, ils firent crépiter son nom dans un crépitement de félicitations. Mais qui dans l'assemblée ne le connaissait pas ? Et on l'acclama d'une acclamation contenue parcourant toutes les lèvres dans la jubilation commune : « *Victorinus, Victorinus !* » Promptement ils l'acclamèrent dans la joie de le voir, et promptement ils s'arrêtèrent dans le désir de l'entendre. Il proclama la foi véritable avec une splendide assurance ; tous auraient voulu le ravir au dedans de leur cœur ; et ils le ravissaient par l'amour et la joie, ces mains ravisseuses.

Voilà un texte magnifique, qui montre bien ce qu'est l'Église : ces « pierres vivantes » que sont les chrétiens, qui partagent la même foi. Et vous voyez l'importance qu'avait alors la profession de foi devant l'Église : il n'y a pas de foi solitaire, pas de foi chrétienne solitaire. La foi chrétienne se vit toujours en Église.

On peut penser qu'un tel récit a dû parler au rhéteur Augustin : son chemin n'était-il pas tout tracé ? Ne devait-il pas faire comme Victorinus ? Il l'était, en effet, mais la miséricorde divine y ajouta un petit adjuvant.

Un jour qu'Augustin se trouvait chez lui, avec son ami Alypius, ils eurent la visite de Ponticianus, africain comme eux, fonctionnaire au palais. Remarquant sur une table le livre des lettres de Paul, Ponticianus leur raconta l'histoire de saint Antoine et leur apprit

l'existence d'un monastère, à Milan, « hors du rempart de la ville, rempli de bons frères, et entretenu par Ambroise », ce qu'ils ignoraient totalement. Et il leur raconta aussi comment lui-même, à Trêves, au cours d'une promenade avec des amis, fonctionnaires comme lui, il avait découvert, dans une cabane de moine, un livre retraçant la vie de saint Antoine (peut être bien celle qui fut écrite par Athanase d'Alexandrie), et comment, en parcourant ce livre, il avait tout d'un coup pris conscience de la vanité de la vie qu'il menait et décidé, lui et son compagnon, car il étaient deux dans cette cabane, de devenir *ami de Dieu*, un titre autrement plus fiable que celui d'*ami de l'empereur*, que désiraient obtenir alors, pour leurs bons et loyaux services, tous les fonctionnaires impériaux, alors que, si l'on voulait devenir « ami de Dieu », « voici que c'était fait à l'instant ». A cela s'ajoutait, pour compléter le tout, que « tous deux avaient des fiancées qui, aussitôt la nouvelle apprise, consacrèrent elles aussi leur virginité »²⁵. Le point était mis sur le « i » ! Mais voici la suite du texte :

Confessions VIII, 7, 16

VII. 16. Voilà ce que racontait Ponticianus. Mais toi, Seigneur, à travers ses paroles, tu me retournais vers moi-même : je me tournais le dos ne voulant pas me regarder, et, toi, tu me plaçais face à moi-même pour me faire voir combien j'étais laid, difforme, sale, couvert de taches et d'ulcères.

Je voyais et j'étais horrifié, mais il n'y avait pas de lieu où fuir loin de moi. Si j'essayais de me détourner de moi, il poursuivait son récit, encore et encore; et toi, de nouveau, tu me plaçais devant moi, tu enfonçais mon image dans mes yeux pour me faire découvrir et haïr mon iniquité. Je la connaissais, certes, mais je la dissimulais, la repoussais, l'oubliais.

17. Dès lors, plus je mettais d'ardeur à aimer ces jeunes gens, en apprenant leurs sentiments pour le salut, qui les avaient fait se livrer à toi tout entiers pour guérir, plus je me trouvais exécrable à côté d'eux et me haïssais : j'avais laissé tant de mes années s'écouler avec moi - douze peut-être - depuis que, dans ma dix-neuvième année, la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron avait éveillé mon ardeur pour la sagesse ; et je différais de mépriser la félicité terrestre et de me rendre disponible pour la chercher, elle dont la simple quête — sans même parler de sa découverte — doit être préférée à la découverte des trésors et des royautes sur les nations, et à la découverte des voluptés charnelles qui, au moindre signe, afflueraient de toute part.[...]

18. [...] C'est ainsi que je me rongerais intérieurement. J'étais confondu d'une honte affreuse, violente, tandis que Ponticianus disait toutes ces choses. Quand il eut terminé son récit et l'affaire pour laquelle il était venu, il s'en alla, et moi je revins à moi-même (*et ego ad me*). [...] [Mon âme] redoutait comme la mort d'être arrachée au courant de l'habitude dans lequel elle s'épuisait à mort.

Voilà une belle phrase d'Augustin : « Mon âme redoutait comme la mort d'être arrachée au courant de l'habitude dans lequel elle s'épuisait à mort ».

Curieusement Ponticianus avait gardé son métier dans le siècle, puisqu'il nous est présenté au début de sa visite comme un « haut fonctionnaire à la cour impériale » (*praeclare in palatio militans*), mais il avait sans doute opéré en lui-même le choix décisif de vivre en chrétien, à la suite du Christ, ce qu'Augustin ni son compagnon n'avaient toujours pas fait.

Dans tout ce récit, l'Église n'est pas nommée, sauf pour commenter la surprise des deux amis apprenant l'histoire de saint Antoine²⁶:

Nous étions stupéfaits d'entendre raconter appartenant à une époque récente et presque contemporaine, le récit de *tes merveilles* (cf. Ps 144,5), parfaitement attestées, au sein de la vraie foi et de l'Église catholique²⁷.

C'est dans l'Église catholique que sont attestées les merveilles de Dieu, que sont reconnues les actions de Dieu pour le salut des hommes. Nous avons là, dans ces récits de conversion, une attestation de la communion des saints à travers l'espace comme à travers le temps. Nous avons là un exemple des chemins suivis par Dieu pour toucher le cœur des hommes, en passant par d'autres hommes. Mais, tout en se débattant encore avec les contradictions du vouloir humain, après avoir rejeté la thèse manichéenne de la lutte des deux Principes, voire des deux âmes en l'homme, dans la négation de notre libre-arbitre, Augustin était prêt. Il était prêt pour ce fameux jour d'août 386, où, étant dans le jardin de la maison qu'il habitait à

²⁵ *Confessions* VIII, 6,15

²⁶ Antoine (251-356, 105 ans) est le fondateur de l'érémisme chrétien. St Athanase en a écrit la Vie.

²⁷ *Confessions* VIII, 6,14.

Milan, il entendrait le chant d'un enfant lui dire *Tole et lege* (« Prends et lis »), et où il le suivrait à la lettre. Ponticianus avait trouvé sa voie en ouvrant au hasard la vie de saint Antoine ; Antoine avait trouvé sa voie dans la phrase de Mt 19,21 : « *Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, suis-moi* ». Augustin trouva la sienne en ouvrant son livre de Paul au chapitre 13 de la *Lettre aux Romains*, verset 13 : « *Plus de ripailles ni de beuveries ; plus de luxure ni d'impudicités ; plus de disputes ni de jalousies. Revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ et ne vous faites plus les pourvoyeurs de la chair dans les convoitises* ». Voilà la parole qui frappa Augustin et l'invita à rompre avec ses habitudes. Quant à Alypius, il prit à son compte la phrase suivante, la première du chapitre 14 : « *Celui qui est faible dans la foi, accueillez-le* ».

Alypius, dont il faut savoir qu'après avoir vécu en « serviteur de Dieu » dans leur monastère de Thagaste, il deviendra l'évêque de cette ville.

6. Le « serviteur de Dieu » fait prêtre, puis évêque, quasiment malgré lui.

En cela consiste une autre conversion qui, à peine quatre ans après son baptême, marqua en profondeur la vie d'Augustin.

Reprenons rapidement le fil des événements.

Suite à cette expérience bouleversante dans son jardin de Milan, Augustin démissionna de son poste de rhéteur, fit retraite à la campagne dans la villa d'un ami, à Cassiciacum, puis se prépara au baptême – il « donna son nom », comme l'avait fait Victorinus – et il décida de vivre, comme Antoine, en « serviteur de Dieu » : nous dirions aujourd'hui en moine. Il prit cette décision avec son ami Alypius qui d'ailleurs avait déjà commencé à mener cette vie...

Il n'avait plus rien à faire en Italie et il lui tardait de retrouver son Afrique, plus proche que ne l'était l'Italie du désert d'Égypte où s'était retiré Antoine, et où la maison familiale de Thagaste pouvait accueillir un monastère consacrée à « la vie philosophique » soustraite aux soucis de ce monde (*negotium*) : à l'étude et à la contemplation.

C'est sur le chemin du retour, à Ostie, le port de Rome, que sa mère tomba malade et finit par mourir. Ce fut l'occasion d'un certain nombre d'événements et de paroles dont fait état le livre IX des *Confessions*. C'est alors que fut posée la question de la sépulture de Monique, que nous avons évoquée plus haut à propos de l'Eucharistie.

Sa mère étant enterrée, Augustin veut prendre le bateau pour l'Afrique, mais les routes maritimes sont fermées pour cause de guerre civile. Depuis quelques années, en effet, Maxime, ancien général de l'armée romaine de Bretagne, avait entrepris de conquérir l'empire. C'est lui qui, en 383, s'était battu contre l'empereur d'Occident, Gratien, et l'avait éliminé, en le faisant assassiner à Lyon. Ayant réussi à se faire reconnaître empereur d'Occident par Théodose, qui régnait sur l'Orient, il était maître de la Préfecture des Gaules qui comprenait alors plusieurs « diocèses », non seulement les Gaules, mais la Bretagne (l'Angleterre romanisée), l'Hispanie, la Belgique et une partie de l'Allemagne actuelle, ne laissant au jeune frère de Gratien, Valentinien II, encore mineur, que l'Italie. Ce qui fait qu'il y avait alors trois empereurs.

Mais, en 387, Maxime reprend sa conquête. Il s'attaque à l'Italie, chasse Valentinien et sa mère Justine, du palais de Milan, s'empare de Rome et de toute l'Italie. C'est la guerre civile et l'Italie est isolée par la fermeture de ses communications maritimes, ce qui va contraindre Augustin à séjourner à Rome une nouvelle année, jusqu'à ce que, durant l'été 388, Théodose et Valentinien réussissent à éliminer Maxime : la navigation vers l'Afrique était de nouveau possible.

A la fin de l'été 388, Augustin repasse donc la mer avec ceux qui l'accompagnent : son fils Adéodat, son ami Alypius et un jeune homme, déjà chrétien quand il les avait rejoints, Évodius, avec qui Augustin avait commencé, à Rome, d'élaborer son traité sur le *Libre arbitre*. A Carthage, où ils débarquent, ils rencontrent le diacre Aurélius, le futur évêque catholique de la ville qui présidera l'Église d'Afrique pendant de nombreuses années, pendant qu'Augustin sera évêque d'Hippone : les deux hommes s'appuieront l'un l'autre avec leurs compétences respectives, l'un comme administrateur, l'autre comme théologien. Puis tout ce

petit monde rentre à Thagaste, s'installe dans la maison de famille d'Augustin transformée en monastère, et s'y applique avec lui à l'étude de la parole de Dieu.

Jusqu'au jour où Augustin, voulant fonder un monastère à Hippone, se rend dans cette ville, l'esprit tranquille parce que cette ville était pourvue d'un évêque. En effet, la grande peur d'Augustin était d'être arraché à sa vie de moine pour être ordonné évêque. Or, un jour qu'il se rendait à l'église où prêchait l'évêque Valère, ce dernier, qui était d'origine grecque et maîtrisait mal le latin, éprouva le besoin d'avoir avec lui un prêtre pour prêcher et aussitôt, dans la foule, ce ne fut qu'un cri : « Augustin, Augustin ». Et c'est ainsi qu'Augustin fut « pris et fait prêtre »²⁸.

Après cette ordination expéditive, Augustin obtint de Valère qu'un monastère soit installé à côté de la cathédrale, ainsi que, pour lui, un temps de préparation à la prédication. Ce temps, en fait, ne dépassa pas quelques semaines, puisque vers la fin du Carême 391, Augustin prêchait déjà.

Le fait de quitter son rêve de vivre, dans le « loisir (*otium*) philosophique », en serviteur de Dieu — une vie monastique, dirait-on aujourd'hui — pour servir l'Église en tant qu'évêque, responsable d'une communauté et collégialement de l'Église universelle, fut pour Augustin une seconde conversion. Et c'est dans cette nouvelle vie, qu'il mènera jusqu'à sa mort en 430, qu'il va se montrer génial en mettant au service de l'Église son immense talent d'orateur ainsi que la profondeur de sa propre foi, nourrie depuis quelques années de sa lecture partagée de l'Écriture avec ses amis.

Devenu prêtre, au début de l'année 391, il fut projeté au premier rang par Aurélius, devenu évêque de Carthage en 388, qui décida de réunir à Hippone, ce qui était très exceptionnel, « le concile plénier de toute l'Afrique ». Ce concile eut lieu le 8 octobre 393, mais, vu les dimensions de la salle où il se déroula, « le *secretarium* de l'Église de la paix, église cathédrale des catholiques »²⁹, il ne réunit en fait, selon Serge Lancel, sans compter les différentes secrétaires, pas plus d'une vingtaine d'évêques, des plus importants toutefois, puisque, à l'exception des Maurétanies insuffisamment organisées, il s'agissait des délégués des autres provinces d'Afrique : Proconsulaire, Numidie, Byzacène et même Tripolitaine. Là, Aurélius et les évêques présents demandèrent à Augustin de commenter le Symbole, et ce commentaire dont on lui demanda des copies, contribua largement à répandre sa renommée.

De quel Symbole s'agissait-il ? La réponse est en partie donnée dans la notice consacrée à *De la foi et du Symbole* dans les *Révisions*³⁰. Voici ce qu'on en dit dans *l'Encyclopédie Saint Augustin* :

Alors qu'une traduction latine du Symbole de Nicée avait été soumise à l'approbation de ce concile, le commentaire d'Augustin part d'une version mixte du symbole de Nicée et du symbole romano-milanaise, pas exactement du symbole donné aux catéchumènes³¹.

La conclusion du traité en donne le ton :

25. Telle est la foi qui, en peu de mots, dans le *Symbole*, est confiée à la garde des nouveaux chrétiens. Ces quelques mots sont notifiés aux fidèles, afin qu'en les croyant ils se soumettent à Dieu, qu'en se soumettant ils vivent dans la rectitude, que vivant dans la rectitude ils purifient leur cœur, et que, le cœur purifié, ils comprennent ce qu'ils croient » (*corde mundato quod credunt intellegant*)³².

Mais Augustin, devenu prêtre, ne pouvait plus ignorer le donatisme et, tout en continuant à s'expliquer avec les Manichéens, ce qui avait été le principal objet de ses traités rédigés en Italie après son baptême, c'est contre cette Église parallèle qui se prétendait abusivement catholique, qu'il va maintenant engager ses efforts.

Et c'est ce que nous verrons la prochaine fois.

²⁸ Comme on peut le lire dans le *Sermon* 355, 1 : *Apprehensus, presbyter factus sum*. Pour plus de détails, cf. Serge Lancel, *Saint Augustin*, p. 216-219.

²⁹ Cf. Serge Lancel, *Saint Augustin*, p. 229 sq.

³⁰ *Révisions* I, 17 : « il y est traité des choses elles-mêmes (*de rebus ipsis*) sans faire état du texte même des paroles que doivent apprendre par cœur les candidats au baptême (*competentes*) »

³¹ Finnbar G. Clancy, article *De la Foi et du Symbole* dans *l'Encyclopédie Saint Augustin*, 2005, p. 633.

³² *De fide et symbolo*, 10, 25